



MORT

D'UN COMMIS VOYAGEUR

ARTHUR MILLER

NOUVELLE TRADUCTION

KELLY RIVIERE

MISE EN SCENE

PHILIPPE BARONNET

CRÉATION 2024

DU 5 AU 9 NOVEMBRE A 20 H 30

AU THEATRE MONTANSIER VERSAILLES

TOURNEE 24/25 CHERBOURG, RUNGIS, COUTANCES,
SAINT-LO, DIEPPE...

AVEC

VINCENT GARANGER

ANNE CRESSENT

MARC LAMIGEON

ROMAIN FAUROUX

RENE TURQUOIS

SAMUEL CHURIN

NINE DE MONTAL

PHILIPPE BARONNET

CONTACT PRESSE

ZEF | ISABELLE MURAUOUR | 06 18 46 67 37

ASSISTEE DE CLARISSE GOURMELON | 06 32 63 60 57 | CONTACT@ZEF-BUREAU.FR



répétition, avril 2024 : Marc Lamigeon, Félix Kysyl, Anne Cressent, Vincent Garanger, René Turquois © V.T.

MORT D'UN COMMIS VOYAGEUR

texte **Arthur Miller**

nouvelle traduction **Kelly Rivière** *commande la compagnie*

mise en scène **Philippe Baronnet**

lumière **Maxime Rousseau**

son **Haldan de Vulpillières**

costumes **Emilie Baillot** maquillage, perruques **Cat Vandamme**

collaboration artistique **Alain Deroo, Estelle Gautier, Marie-Cécile Ouakil, Mickaël Pruneau**

production **Jérôme Brogini**

avec **Vincent Garanger, Anne Cressent, Marc Lamigeon, Romain Fauroux, René Turquois, Samuel Churin, Nine de Montal, Philippe Baronnet**

création du 5 au 9 novembre 2024 au Théâtre Montansier de Versailles

du 13 au 15 novembre 2024 Le Trident Scène nationale de Cherbourg-en-Cotentin

le 10 janvier 2025 Le Théâtre de Rungis

le 14 janvier 2025 Théâtre municipal de Coutances

le 16 janvier 2025 Le Théâtre de la Ville de Saint-Lô

le 27 février 2025 Dieppe Scène Nationale

reprise 25/26 en cours

production déléguée Les Échappés vifs

coproduction Théâtre Montansier Versailles, Théâtre municipal de Coutances, Théâtre de Rungis, Le Trident Scène nationale Cherbourg-en-Cotentin, DSN Dieppe Scène nationale, CA Mont-Saint-Michel Normandie **résidences de création** Théâtre de la Ville de Saint-Lô, Dieppe Scène Nationale, Théâtre de Rungis, TMC Coutances, Théâtre Montansier Versailles **aide** Région Normandie, Adami **soutien** Théâtre de Sartrouville et des Yvelines CDN, Opéra de Rouen Normandie, CDN de Rouen Normandie, Ville de Marchésieux, SACD Pôle auteurs

Arthur Miller et ses ayants droit sont représentés en France par l'agence Drama - Suzanne Sarquier. Les Échappés vifs, compagnie implantée à Sourdeval, est aidée par le Ministère de la culture DRAC Normandie et le Conseil départemental de La Manche au titre du conventionnement.

CALENDRIER DE PRODUCTION

2 juin 2022 Auditorium de la SACD – Pôle auteurs *lecture publique*

du 24 au 29 octobre Théâtre de Saint-Lô *résidence de création*

du 13 au 21 février 2023 Dieppe Scène nationale *résidence de création*

du 10 au 18 avril 2024 Théâtre de Rungis *résidence de création*

du 24 au 29 juin Théâtre municipal de Coutances *répétition*

du 21 octobre au 4 novembre Théâtre Montansier de Versailles *répétition*

du 5 au 9 novembre 2024 Théâtre Montansier de Versailles *création*

mardi 5 novembre 2024 à 20 h 30

mercredi 6 novembre 2024 à 20 h 30

jeudi 7 novembre 2024 à 20 h 30

vendredi 8 novembre 2024 à 14 h 00 *représentation scolaire* et 20 h 30

samedi 9 novembre 2024 à 20 h 30

du 13 au 15 novembre 2024 Le Trident Scène nationale de Cherbourg-en-Cotentin

mercredi 13 novembre 2024 à 20 h 30

jeudi 14 novembre 2024 à 19 h 30

vendredi 15 novembre 2024 à 14 h 00 *représentation scolaire* et 20 h 30

le 10 janvier 2025 Le Théâtre de Rungis à 20 h 30

le 14 janvier 2025 Théâtre municipal de Coutances à 14 h 00 *scolaire* et 20 h 30

le 16 janvier 2025 Le Théâtre de la Ville de Saint-Lô à 20 h 30

le 27 février 2025 Dieppe Scène Nationale à 20 h 00

reprise 25/26 en cours

RESUME

« Quelque part non loin de Brooklyn, dans les années 40. »

Willy Loman exerce la profession de commis voyageur depuis plus de trente ans. Marié à Linda et père de deux enfants maintenant adultes, il a toujours passé ses journées loin de son foyer, à sillonner les routes et à se battre pour conquérir de nouveaux clients.

Aujourd'hui, c'est un homme épuisé, confronté à une société qu'il ne comprend plus : le monde des affaires en particulier s'est métamorphosé, et Willy peine à maintenir la performance qu'on attend de lui. Enfermé sur le passé et sujet à des crises de confusion, il semble tout de même galvanisé par le retour à la maison du fils prodigue : Biff. Ses derniers espoirs reposent désormais sur son aîné qu'il admire plus que tout et sur lequel il projette de grandes ambitions.

Mais après des années d'absence, leur relation est plus que jamais conflictuelle. Si Willy ne jure que par l'argent et la réussite, Biff, lui, rêve de grands espaces et de liberté, s'avère incapable de conserver un travail et de combler les espérances de son père. Même s'il est plus enfoui, le sentiment d'échec ronge aussi son frère Happy, insatisfait malgré tous les prétendus exploits dont il se vante. Témoin attristée des tensions masculines, Linda tente désespérément de maintenir l'harmonie familiale et fait preuve d'un inconditionnel soutien envers son mari, dont elle comprend les frustrations et devine les noires pensées.

Après s'être vu retiré son salaire fixe, Willy perd son emploi et se retrouve dans l'impossibilité de payer ses traites. Humilié par son patron, dénigré par ses fils, le vieil homme, au seuil d'une dégénérescence mentale profonde, se laisse hanter par ses rêves de bonheur perdu et s'enfonce dans une mélancolique solitude.

À travers les souvenirs et fantasmes du commis voyageur, c'est le portrait de toute une famille qui est brossé. À la manière d'une enquête, d'un puzzle mental, ressurgissent tour à tour les joies et les victoires passées, les mensonges et les trahisons, les secrets enfouis...

NOTE D'INTENTION

Créé en 1949, *Mort d'un commis voyageur* dresse un portrait tout à tour doux et tragique de la vie de Willy Loman, commis voyageur arrivé à l'aube de la vieillesse et licencié par l'entreprise pour laquelle il a travaillé pendant trente-cinq ans. A travers le surgissement de flashbacks et de souvenirs plus ou moins fantasmés où affleure une lancinante mélancolie, cette pièce interroge la complexité du lien filial tout en auscultant la violence d'une société capitaliste obsédée par la réussite matérielle.

Mon désir de mettre en scène ce texte très connu d'Arthur Miller est lié à la force dramatique de cette histoire bouleversante, qui nous parle à la fois de l'individu et de la société. Familial, aussi bien que social, psychologique et politique, ce chef-d'œuvre parle à toutes et à tous de sujets intemporels : l'amour, le rapport à la mémoire, à l'enfance et à la famille, les relations professionnelles, les rapports de classe, l'éducation et la transmission, le passage du temps... En scrutant le destin de Willy et des siens, Miller fait apparaître une société en voie de déshumanisation, ivre de progrès et de consommation.

Mais l'auteur est avant tout un homme de théâtre qui invente ici un héros magnifique, dont la maladresse et l'aveuglement produisent des scènes poignantes et poétiques, où l'émotion déborde. Le défi que représente ce personnage pour le jeu et la mise en scène m'encourage à poursuivre, comme dans mes précédents spectacles, une réflexion sur l'intime, l'importance du détail et l'effet de proximité avec le corps de l'acteur, pour amener celui-ci vers une parole provoquant la catharsis. Le choix du principal interprète est donc un point déterminant dans la construction du projet. À l'exception du héros, certains acteurs incarneront plusieurs personnages secondaires, précipitant ou essayant d'empêcher l'issue fatale... Car si le titre annonce la fin tragique du commis, la mise en scène doit nous tenir en haleine, telle une enquête existentielle sur les remords et regrets d'un vieil homme, à l'heure du bilan.

Autour de Willy, faire le choix d'acteurs qui pourront endosser plusieurs personnages, c'est aussi faire entrer le spectateur dans la vision confuse du protagoniste et créer l'« inquiétante étrangeté » générée par son angoisse. *Mort d'un commis voyageur* met en scène cette démente teintée d'amertume, d'autant plus troublante que dans le monde nouveau qui advient sous les yeux de Willy, tout semble périssable et vieillir vite...

Aujourd'hui, mettre en scène *Mort d'un commis voyageur* est une façon de continuer à explorer la thématique familiale qui se trouve au cœur de la plupart de mes spectacles, et de rendre à la scène toute la puissance dramatique de ce chef-d'œuvre des années cinquante. En commandant à Kelly Rivière une nouvelle traduction de la pièce, je ne compte ni dénaturer, ni actualiser outrageusement le propos. En revanche, il me semble essentiel qu'une œuvre aussi puissante, notamment dans les échos vibrants qu'elle trouvera auprès de la jeune génération, puisse être incarnée dans une langue simple, fluide et directe. À la fois contemporaine par ses enjeux socio-économiques et profondément américaine dans sa dimension sentimentale, cette pièce offre pour moi un nouveau lieu de dialogue avec ce qui nous est le plus intime : le rapport à nos proches, à nos parents et nos enfants. [suite page suivante](#)

C'est aussi travailler sur une dramaturgie complexe, aux accents cinématographiques. De manière très originale pour l'époque, l'auteur construit dans cette pièce un univers mental où coexistent plusieurs réalités et temporalités, qui invite à de nombreuses inventions au plateau. Avec l'aide de compagnons fidèles à la scénographie, au son et à la lumière, je suis convaincu que nous pouvons renouveler aujourd'hui l'esthétique et le rythme de cette œuvre, lui donner un souffle inédit, tout en restant au plus près des personnages et des situations.

D'aucuns ont lu du pessimisme dans *Mort d'un commis voyageur*. J'y vois davantage un regard acéré et lucide de Miller sur son époque, une forme de fatalisme certes, mais pas dénué d'humour, et une tendresse lumineuse pour ses personnages. A travers le parcours du commis, la pièce s'inscrit dans notre temps et nous parle surtout d'amour et de combat pour la dignité.

Philippe Baronnet, septembre 2021



répétition, février 2023 : Vincent Garanger, Anne Cressent © R.D.

INTENTION MUSICALE

Pour *Mort d'un commis voyageur*, j'ai été séduit par la dimension intrinsèquement mental de la pièce, on se retrouve rapidement plongé dans un réel dont les frontières avec les rêves, les souvenirs et les fantasmes du commis voyageur deviennent de plus en plus perméables. Il m'a semblé intéressant que le son vienne agir comme un marqueur de ces divagations, auxquelles le personnage de Willy est sujet, en convoquant les figures et les proches du héros par des couleurs musicales qui les relie à ses souvenirs.

Un thème principal à la clarinette sera associé à Willy, au contraste qui existe entre la grandeur de ses rêves et une simplicité du réel dans lequel il ne parvient plus à s'inscrire. D'autres thèmes apparaîtront comme autant de souvenirs ; tantôt associés aux personnages de Ben, via des flûtes en bois et des phrases répétitives à la guitare, évoquant la part de rêve américain qui se manifeste chez Willy à travers son frère disparu, ou par des notes et des irrptions de trompettes et de cuivres, associées au souvenir traumatique de son fils le surprenant lors d'une relation adultère dans un hôtel de Boston.

Les sons des instruments à vent, notamment la clarinette de Lucile Gallard, occuperont une place importante dans ces musiques, évoquant l'aspect volatil et changeant de l'esprit de Willy, de la fuite de la réalité vécue dans la mise en scène de Philippe Baronnet.

Haldan de Vulpillères, avril 2024

I^{ER} EXTRAIT ACTE II traduction en cours par Kelly Rivière, 2021

WILLY. – [...] Il s'appelait David Singleman. Il avait 84 ans et il avait trébuché ses marchandises dans trente-et-un États. Et le vieux Dave, il montait dans sa chambre, il enfilait ses pantoufles en velours vert – je n'oublierai jamais ça – il décrochait son téléphone, il appelait les acheteurs, et sans jamais quitter sa chambre, à 84 ans, il gagnait sa vie. Quand j'ai vu ça, j'ai réalisé que le métier de vendeur était la meilleure carrière qu'un homme puisse faire. [...] Savez-vous que quand il est mort – et d'ailleurs il est mort d'une mort de commis de voyageur, dans le wagon fumeur du New York - Boston, avec ses pantoufles en velours vert aux pieds – quand il est mort, des centaines de vendeurs et d'acheteurs sont venus à son enterrement. L'ambiance était triste dans beaucoup de trains après ça. [*Il se lève. HOWARD ne l'a pas du tout regardé.*] À cette époque, il y avait du style dans tout ça, Howard. Il y avait du respect, de la camaraderie, et de la reconnaissance. Aujourd'hui, tout s'est asséché, tout est décidé à l'avance, et il n'y a plus aucune place pour l'amitié – ou le style. Vous voyez ce que je veux dire ? Plus personne ne me connaît.

HOWARD *s'éloigne, par la droite.* – C'est bien ça le problème, Willy.

WILLY. – Si j'avais quarante dollars par semaine – c'est tout ce dont j'aurais besoin. Quarante dollars, Howard.

HOWARD. – Mais je ne peux pas tondre un œuf, mon petit, je –

WILLY. – *Le désespoir se lit désormais sur lui.* – Howard, en 1928, l'année où Al Smith était candidat à la présidentielle, votre père est venu me voir pour –

HOWARD *s'apprête à partir.* – J'ai des gens à voir, mon petit.

WILLY *l'arrête.* – Je parle de votre père ! Des promesses ont été faites par-dessus ce même bureau ! Ne me dites pas que vous avez des gens à voir – j'ai mis 34 ans de ma vie dans cette entreprise, Howard, et maintenant, je n'arrive même pas à payer mon assurance ! On ne peut pas manger l'orange et en jeter la peau – un homme n'est pas un fruit ! [*Après un temps.*] Maintenant écoutez-moi bien. Votre père – en 1928 j'avais fait une grosse année. J'avais gagné 170 dollars de commissions en moyenne par semaine.

HOWARD *perd patience.* – Écoutez, Willy, vous n'avez jamais fait une moyenne de –

WILLY *frappe le bureau de sa main.* – J'ai fait une moyenne de 170 dollars par semaine en 1928 ! Et votre père est venu me voir – ou plutôt, j'étais dans le bureau, ici – c'était par-dessus ce même bureau – et il a mis sa main sur mon épaule –

HOWARD *se lève.* – Vous m'excuserez, Willy, j'ai des gens à voir. Ressaisissez-vous. [*En sortant*] Je serai de retour dans peu de temps. [*La lumière sur sa chaise devient très vive et étrange.*]

WILLY. – Me ressaisir ! Mais attends, qu'est-ce que je lui ai dit ? Mince, mais j'étais en train de lui hurler dessus ! Comment ai-je pu ? [...]. Frank, Frank, tu ne te souviens pas de ce que tu m'as dit, ce jour-là ? Comme tu as mis ta main sur mon épaule, et... [*Il s'appuie sur le bureau et pendant qu'il prononce le nom de l'homme mort, il met en marche accidentellement l'enregistreur...*]

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE BARONNET EXTRAITS¹

PORTRAIT DE FAMILLE, PIECE CHORALE

Marie-Cécile Ouakil :
Depuis plusieurs années, tu affirmes le désir de monter des textes d’auteurs contemporains, à qui tu passes commande d’écriture :
Jalie Barcion, Jean-Marie Clairambault, Gaëlle Hausermann, Magali Mougel, Métié Navajo, Romain Nicolas.
Aujourd’hui, pourquoi choisir cette pièce « monument » d’Arthur Miller, jouée depuis 1949 dans de nombreux pays ?

Philippe Baronnet : En réalité, j’alterne le travail sur des auteurs du XX^{ème} siècle et l’exercice de la commande d’écriture. C’est stimulant de dialoguer avec des auteurs d’aujourd’hui, de chercher ensemble quelles thématiques actuelles, brûlantes, nous allons traiter, mais c’est tout aussi passionnant pour moi de se plonger dans les œuvres de Bruckner, Koltès, Duras ou Miller aujourd’hui, de prendre le pouls de leur époque et découvrir quelles en sont les résonances aujourd’hui. Il est vrai que cette pièce, qui a valu à Miller un Pulitzer, est l’une des plus jouées depuis sa création, aussi bien aux États-Unis que dans le reste du monde. Elle a obtenu de nombreux prix littéraires et fait l’objet d’adaptations cinématographiques... Mais pour être franc, à l’origine du projet, il y avait deux choses : le désir, après *La Musica deuxième* [Duras], de retrouver Vincent Garanger au plateau pour lui proposer le rôle magnifique de Willy Loman ; et la lumière formidable qui se dégage de ce drame. Malgré les épreuves que les personnages traversent, ces « gens de peu » possèdent une force exceptionnelle : ils sont infiniment bons. Miller capte ces figures avec tendresse et précision, sans jamais tomber dans la caricature. On est forcément touché par ce père dont la maladresse est à la hauteur de l’amour qu’il porte à ses enfants. [...]

ENJEUX DU ROLE PRINCIPAL ET DE LA DISTRIBUTION

M.-C. O. : **Le titre de la pièce focalise l’attention sur Willy Loman mais l’histoire n’est pas uniquement centrée sur le destin tragique de son antihéros. Dans ce portrait de famille, chacun a sa partition à jouer, l’auteur faisant intervenir plus d’une dizaine de personnages... Comment envisages-tu la distribution ?**

P. B. : Selon moi, l’aspect mental de cette œuvre – comme le dit Miller, nous sommes *dans la tête* de Willy – permet de s’amuser avec la distribution. C’est pourquoi dans la mise en scène que j’imagine, excepté Willy, les acteurs pourront prendre en charge plusieurs rôles. Selon moi, cette redistribution amplifie la sensation de confusion dans laquelle se trouve le protagoniste, perdu entre souvenirs, fantasmes et réalité. Elle fait aussi apparaître avec force la récurrence de certains motifs présents dans la pièce, ou même de certaines expressions que quelques personnages ont en partage. Ainsi, le même acteur jouera Ben (l’oncle qui représente le passé sur un ton mélancolique), mais aussi Howard (le patron qui symbolise la violence du présent) et enfin Bernard (le fils du voisin qui amène une touche plus comique). Dans des registres très différents, ces trois personnages renvoient tous Willy à un profond sentiment d’échec. En les faisant incarner par le même acteur, je souhaite plonger le public dans l’amertume de Willy : pour lui, la réussite n’a qu’un seul visage. Il y a là une violence symbolique très forte. [suite page suivante](#)

¹ Lire le dossier dramaturgique commandé à Marie-Cécile Ouakil, *Mort d’un commis voyageur*, mars 2020 <https://lesechappesvifs.fr/espace-pro/>

IMAGE DE LA FEMME ET VISAGES DE LA JEUNESSE

M.-C. O. : Face à Willy, Linda incarne la double figure de la mère et de l'épouse dévouée, débordante d'amour, de patience et de compréhension. Est-ce qu'aujourd'hui, elle n'offre pas de la femme une représentation dépassée ?

P. B. : Evidemment ! Les temps ont changé depuis les années 50... Son altruisme touche au sacrifice car on peut imaginer aisément qu'elle aussi avait des rêves, pour elle et pour ses deux fils – pourtant, ils ne sont jamais exprimés. Bien que très présent, le personnage reste exclusivement tourné vers les autres, en empathie permanente. Il est représentatif de la femme d'une certaine époque, qui est passée au second plan, au détriment de sa propre vie. Mais je ne vois pas en elle un personnage secondaire ni une victime. Linda est prête à tout pour soutenir Willy, jusqu'au bout, et veut à tout prix éviter la crise, puis le dénouement tragique. C'est elle qui tient la famille ensemble. Je la trouve très forte, elle est capable d'un grand courage quand elle affronte ses fils. Contrairement aux hommes de la pièce, elle ne se paie pas de mots et regarde la vérité en face. N'oublions pas que l'auteur choisit de conclure l'histoire sur Linda seule en scène, comme pour nous inviter à nous pencher sur le sort de ce personnage tendre et généreux, veuve qui retient ses larmes.

M.-C. O. : Depuis la création des Échappés vifs, tu donnes à l'adolescence une place centrale dans ton travail et le choix de tes projets. Est-ce qu'aujourd'hui, à travers *Mort d'un commis voyageur*, tu souhaites t'adresser à la jeunesse ? Est-ce que tu reconnais dans la pièce des archétypes d'une jeunesse universelle ?

P. B. : Oui, et on pourrait même aller jusqu'à dire d'une jeunesse contemporaine ! Lorsque le jeune Biff se rebelle enfin face à son père et au modèle qu'il représente – la vie urbaine, le capitalisme, l'impératif de réussite sociale –, il lui oppose les vertus de l'authenticité, de la simplicité et de la nature. On pense directement aux jeunes d'aujourd'hui qui semblent inviter leurs parents à changer leurs valeurs, à se reconnecter à une forme de décroissance, à l'écologie, aux besoins essentiels.

D'ailleurs, au début de la pièce, il est fait mention des arbres, des fleurs et des légumes qui ne poussent plus, comme une façon pour Miller de parler, déjà, d'un des malaises de la grande ville asphyxiée, et d'un appel à un retour aux sources. Plus rien ne pousse dans le potager de la petite maison des Loman, désormais entourée de buildings qui lui font de l'ombre. Cette critique du capitalisme et de la consommation éperdue trouve un écho immense chez les jeunes aujourd'hui.

En outre, la pièce offre une multitude de visages possibles de la jeunesse. Ainsi, Biff est l'idéaliste, écorché vif, en quête du sens de sa vie ; à l'inverse, son frère Happy pense à court terme, à la recherche d'un plaisir égoïste et immédiat, collectionneur de filles et de mensonges qu'il accumule pour s'en tirer tant bien que mal ; Bernard, lui, est l'exemple même de la méritocratie, qui a compris le système et trace sa route vers la réussite sociale – fils des voisins ayant reçu une éducation similaire à celle des Loman, sa brillante réussite ne fait que renvoyer Willy à l'échec scolaire de ses enfants – ; Howard, jeune patron qui hérite de la société de son père, offre le visage glaçant du pouvoir, dépourvu d'empathie ; et puis il y a Stanley, le serveur dont on devine qu'il restera serveur toute sa vie et qui semble venir rappeler aux enfants Loman que même au fond du trou, on trouve toujours plus malheureux que soi... Pour moi, tous ces archétypes trouvent des résonances dans la jeunesse actuelle, dans ses contradictions et dans ses aspirations. Je pense qu'elle pourra se reconnaître dans tel ou tel personnage – bien qu'ils soient tous masculins ! [suite page suivante](#)

DU CONTEMPORAIN ET DE L'UNIVERSEL

M.-C. O. : On l'a dit, la pièce semble visionnaire tant elle résonne avec notre actualité socio-économique et la période de crise dans laquelle l'Europe se trouve aujourd'hui... Jusqu'où souhaites-tu souligner cet aspect ?

P. B. : Oui, le texte nous renvoie très directement à une réalité presque banale aujourd'hui ! À travers le destin de ce voyageur de commerce renvoyé par son employeur, c'est l'ultralibéralisme occidental dont nous parle Miller. Est-ce une raison pour appuyer ce parallélisme en modernisant à tout prix la pièce et ses composantes ? Je ne crois pas. De façon générale, je ne suis pas vraiment adepte de la transposition des œuvres... Willy Loman est commis voyageur – une profession qui n'existe plus aujourd'hui – et son outil de travail n'est pas un ordinateur portable mais une Studebaker. On pourrait s'amuser à transposer et se demander « qui serait Willy Loman aujourd'hui ? » mais pour moi, il est plus essentiel de se concentrer sur ce qui est véritablement fort, et pour le coup intemporel : ce que vivent les personnages. Lorsque Willy défend avec ses tripes tout ce qu'il a donné à cette entreprise, lorsqu'il joue sa vie pour prouver qu'il est encore un bon employé et qu'en retour son patron lui renvoie un profond mépris, lui annonce son licenciement et lui demande de rapporter ses dernières marchandises, je pense tout naturellement à la réforme des retraites, aux gilets jaunes, à la froideur du monde de la finance – et je fais confiance aux spectateurs pour y penser également. C'est d'ailleurs tout le sel de notre art : laisser les choses apparaître sans jamais en faire la démonstration. Donc pour répondre à ta question, j'essaierai surtout de ne rien souligner, de faire confiance à Arthur Miller et aux acteurs. [...]

ONIRISME ET REALISME

M.-C. O. : La pièce fait intervenir les personnages dans les fantasmes et les souvenirs du commis voyageur. Cette façon de raconter, très novatrice à l'époque où Miller écrit sa pièce, crée un enchevêtrement du passé et du présent, de l'imaginaire et du réel. Comment penses-tu orchestrer cette fluidité narrative ?

P. B. : Comme Willy est à la fois un personnage mélancolique tourné vers le passé, un vieil homme sujet à la confusion mentale et un affabulateur professionnel, sa machine cérébrale est particulièrement complexe : tantôt il convoque délibérément ses souvenirs, tantôt il est envahi par une mémoire qu'il ne contrôle pas, tantôt il livre du passé une version déformée. L'auteur n'explicite pas le statut de chaque séquence, son degré de réalité ou de vérité. Les transitions entre passé et présent n'ont donc pas à être forcément fluides ou imperceptibles... Outre les glissements, il peut aussi s'agir de collisions brutales. D'autres fois encore, au gré du trouble de Willy, les scènes et les époques se chevauchent dans une polyphonie chaotique, comme lorsque Willy entend le rire lointain de son ancienne maîtresse alors qu'il est en pleine conversation avec sa femme. Dans tous les cas, il s'agit d'ouvrir le plateau à l'univers mental du protagoniste, de se souvenir de ce que Miller lui-même souhaitait créer : « *une forme qui, en tant que forme, épouse littéralement le processus de pensée de Willy Loman.* » [...] La pièce et sa structure narrative nous parlent aussi de folie, d'une démence qui s'apparente pour moi à la maladie d'Alzheimer – confusion, irritabilité, troubles de l'humeur et des émotions, et bien sûr mémoire à court terme affectée, souvenirs anciens préservés... Comme le fils autiste de *Bobby*

Fischer... [Norén], le père affaibli de *Quai ouest* [Koltès] ou encore la mère évoquée dans *Sœurs* [Rambert], Willy Loman présente une forme de maladie mentale qui affecte le langage. Cette déstructuration confère à la langue une poésie et un mystère vertigineux, que j'aime convoquer au théâtre. Sous la profusion ou la confusion de leurs paroles, se cache souvent une vérité. À la manière des fous et autres idiots de la grande littérature, de Shakespeare à Dostoïevski, ils nous renvoient, parfois cruellement, à notre platitude.

M.-C. O. : Sur le plateau, comment imagines-tu traiter ces bascules ? Par la lumière, le décor ? As-tu déjà travaillé à la scénographie du spectacle ?

P. B. : Comme toujours dans mon travail, la scénographie s'inventera au fil des répétitions, de sorte que l'espace ne soit pas imposé aux acteurs mais se dessine progressivement, en lien avec la dramaturgie et l'organicité du jeu. Je ne crois pas à un espace réaliste et pour moi, il est inutile de reconstituer la maison, le jardin, le bureau... Ce qui importe, c'est de trouver les éléments essentiels à ressentir : la chaleur d'une cuisine, l'austérité d'un bureau, l'intimité d'une chambre ou encore l'ombre écrasante des buildings. Il ne s'agit pas de représenter les lieux mais d'en donner la sensation physique. Pour ce qui est des bascules, je compte beaucoup sur le travail très riche du son et de la musique. Au fil de mes collaborations avec Julien Lafosse, je redécouvre sans cesse avec enthousiasme les apports incroyables de la création sonore : au-delà de la dimension émotionnelle qu'elle apporte indéniablement, c'est surtout un formidable outil pour caractériser un personnage, éclaircir des situations, créer des espaces et des ellipses, et souligner une dramaturgie. Le son apparaît et disparaît, il s'évapore, aussi furtif et insaisissable que les souvenirs de Willy. De ce point de vue, il me semble être un partenaire essentiel, que je ferai intervenir dès les premières répétitions. [...]

M.-C. O. : Malgré cette langueur, l'auteur réserve des moments joyeux... Es-tu sensible à cet humour teinté de mélancolie ?

P. B. : Pour moi, l'humour n'est pas teinté de mélancolie. Dans la pièce, les séquences les plus drôles sont issues des souvenirs de Willy et ce sont avant tout des moments de joie et de grande vitalité. C'est à travers le montage de ces scènes passées avec celles du présent – plus froid, dur et amer – qu'apparaît la mélancolie. Ce sentiment si difficile à saisir est donc le résultat des contrastes entre les époques et les niveaux de réalité. Pour en revenir à l'humour, il est essentiel, et c'est pour moi l'un des enjeux majeurs du travail sur la pièce : comment réussir ces scènes de joie et de rires issues de la mémoire de Willy ? Comment traiter le bonheur au théâtre sans tomber dans l'ennui ? Je me méfie beaucoup de la caricature et de la mièvrerie dans laquelle nous pourrions faire sombrer les personnages durant ces moments légers, qui semblent ne donner qu'une vision angélique voire fantasmée de la famille, sans grands enjeux dramatiques. Mais à y regarder de plus près – et c'est là le génie d'Arthur Miller –, c'est précisément la question de l'authenticité de ces instants qui est posée dans la pièce : est-ce vraiment ce qui s'est passé ou la mémoire cherche-t-elle à embellir le souvenir ? Nous pourrions être dupés, comme les enfants Loman... A tout moment, l'auteur semble dire aux spectateurs : méfiez-vous, nous sommes dans la tête de Willy et qui sait ce qui est encore vrai au plus profond de cet homme !



répétition, février 2023 : Vincent Garanger, Marc Lamigeon © R.D.

On n'est pas faits pour vivre enfermés entre quatre murs, Happy, à attendre que les autres crèvent pour prendre leur place ! Biff in *Mort d'un commis...*p.26

Voilà, voilà, trime comme un âne toute ta vie, paye ta maison traite après traite, mois après mois, et quand enfin elle est bien à toi, il n'y a plus personne pour vivre dedans, personne ! Willy in *Mort d'un commis...* p.14

Qui sait de quoi un homme est fait Biff, surtout un commis voyageur ?... Essaie d'en peser un pour voir ! [...] Il est tissé dans cette soie impalpable dont sont tissés nos rêves (...) Charley in *Mort d'un commis...* p.196-197

Mort d'un commis voyageur, A. Miller, adapt. J.-C. Grumberg, Actes Sud, coll. Babel, 2003

AUTRE EXTRAIT PREFACE D'ARTHUR MILLER

On a beaucoup parlé et écrit sur la signification de *Mort d'un commis voyageur*, autant d'un point de vue psychologique que d'un point de vue sociopolitique (...) Ce qui a paru proprement incroyable à bien des gens, c'est que je n'ai jamais été moi-même vendeur de quoi que ce soit. J'ai vite renoncé à m'expliquer là-dessus. Et lorsqu'on me demandait ce que Willy vendait, ce qu'il y avait dans ses valises, je ne pouvais que répondre : « Lui-même. »

Je ne voulais condamner aucune profession et je dois avouer que lorsque j'ai écrit la pièce, j'ignorais à peu près toutes les œuvres de Freud. Je n'avais pas l'intention de démolir l'édifice américain, ni d'exalter les sentiments familiaux, ni de guérir les maux qui affligent parfois les familles. La vérité, en tout cas, la vérité de mon dessein – et ceci je puis l'affirmer – est bien plus simple et plus complète à la fois. La pièce est née d'images simples.

D'une petite maison, dans une petite rue tranquille, qui résonnait autrefois du bruit de jeunes garçons, puis qui devint silencieuse, et fut occupée par des étrangers. Étrangers qui ne pourraient jamais savoir avec quelle joie de conquistadors Willy et ses fils avaient jadis réparé le toit. Maintenant la maison est tranquille, avec de nouveaux venus dans les lits.

L'image du vieillissement et de la mort de vos amis, et des étrangers à la place des puissants, qui ne vous connaissent pas, ni vos succès ni votre incroyable valeur.

L'image d'un regard dur et accusateur qu'un fils lance sur vous, devenu d'un seul coup lucide, libéré de votre mythe, qui s'est à jamais séparé de vous, qui ne veut plus savoir que vous avez vécu pour lui et pleuré pour lui.

L'image de la férocité lorsque l'amour s'est transformé en autre chose, et qu'il est là, quelque part dans la chambre, sans qu'on puisse le retrouver.

L'image de ceux qui sont devenus des étrangers, et seulement des juges les uns pour les autres.

Surtout, peut-être, l'image d'un besoin plus fort que la faim, l'amour ou la soif, le besoin de laisser son empreinte quelque part dans le monde. Un besoin d'immortalité, la certitude d'avoir soigneusement inscrit son nom sur un pain de glace par une brûlante journée d'août. (...)

Et tout le long de la pièce, l'image d'un pauvre homme dans un monde étranger, un monde qui n'est ni un abri ni un vrai champ de bataille, mais seulement une galaxie de promesses toujours menacée par la chute. »

Préface d'Arthur Miller, Arthur Miller Théâtre, Éditions Robert Laffont



répétition, avril 2024 : Kelly Rivière, Félix Kysyl, Anne Cressent, René Turquois Marc Lamigeon, Vincent Garanger + (milieu) Samuel Churin © V.T.

ARTHUR MILLER

Né le 17 octobre 1915 à New York, Arthur Miller est avant tout un héritier des années 30, pour qui la grande crise de 1929 est restée une cassure fondamentale. Issu d'une famille juive aisée, il assiste à l'âge de 14 ans à la ruine de l'entreprise paternelle. C'est



pour le fils une entrée brusque dans le monde réel : écroulement de l'image mythique du père, fin des certitudes et de la sécurité familiale, et prise de conscience du monde économique et social. Toute l'œuvre dramatique de Miller sera imprégnée de ce premier déchirement.

Le jeune Miller est fortement influencé par les idées socialistes et fasciné par le théâtre révolutionnaire de l'époque – le "Group Theatre" et les pièces de Clifford Odets. Mais Miller ne s'orientera pas vers le théâtre didactique. Étudiant attentif et passionné d'Ibsen, il désire comme lui faire surgir les processus et les lois qui commandent aux hommes et ainsi donner un sens à l'apparente confusion du réel. Après l'université, il écrit quelques pièces radiophoniques, travaille à un film – *The Story of G. I. Joe* – et écrit deux pièces : *L'Âge d'or* [1940] et surtout *L'Homme qui avait toutes les chances* [1944]. Il publie aussi son seul roman, *Focus* [1944], qui traite de l'antisémitisme. Mais ce n'est qu'en 1947 que Miller rencontrera le succès avec *Ils étaient tous mes fils*, pièce sur l'après-guerre. Puis c'est *Mort d'un commis voyageur* [1949], qui obtient le prix Pulitzer, où s'affrontent à nouveau le père et le fils et où Miller traque les illusions destructrices engendrées par le rêve et les mythes américains. Miller est désormais perçu comme un dramaturge de gauche, ce que viendra confirmer sa pièce suivante *Les Sorcières de Salem* [1952]. Cette réputation d'écrivain progressiste lui vaudra d'ailleurs d'être condamné pour outrage au Congrès en 1956. Suivent ensuite *Je me souviens de deux lundis* et *Vu du pont* [1955], deux pièces situées dans le milieu ouvrier de New-York.

Durant les neuf années suivantes, marquées notamment par son mariage avec Marilyn Monroe, Miller n'écrira plus pour le théâtre. Soucieux d'offrir à Marilyn un rôle à sa mesure, il écrit cependant le scénario du film *The Misfits* [1961], centré une fois encore sur la mort de l'innocence et du rêve américain. En 1964, deux ans après la mort de Marilyn, il reviendra sur ces années sombres avec *Après la chute*. La même année, il écrit *Incident à Vichy*, où il fouille les bonnes consciences et explore les liens souterrains entre les victimes et les bourreaux nazis. *Le Prix*, créé en 1968, est pour beaucoup de critiques la dernière grande pièce de Miller. Depuis, Miller, tout en restant un homme engagé, n'a pas cessé d'écrire et d'explorer de nouvelles formes d'écriture. Citons entre autres : *Le Plafond de l'archevêque*, *L'Horloge américaine*, *Élégie pour une dame* et *Comme une histoire d'amour*, créées ensemble en 1982. Il a également publié une magistrale autobiographie, *Au fil du temps*, somme de sa réflexion sur le théâtre et l'histoire contemporaine américaine.

Source : Gérard Dallez, *Le Nouveau dictionnaire des auteurs*, Édition Robert Laffont.

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE



Kelly Rivière | traductrice

Comédienne, traductrice, autrice et metteuse en scène d'origine franco-irlandaise, Kelly Rivière se forme en danses classique et contemporaine au Conservatoire régional de Lyon, puis au cours Florent. Membre du comité anglais de la Maison Antoine Vitez depuis 2005, elle traduit seule ou en collaboration les œuvres de dramaturges anglophones : Laura Wade, Samantha Ellis, Gary Owen, Debbie Tucker Green, Mike Bartlett, et plus récemment Arthur Miller. Ses traductions, très souvent mises en scène, sont toutes publiées chez Actes-Sud Papiers, aux Éditions Théâtrales ou Koinè.

Au plateau, elle travaille sous la direction de Sarah Siré, Jalie Barillon, Guy Freixe, Karin Serres, Patrice Douchet, Claire Rengade, Philippe Calvario, Arnaud Cathrine, Philippe Baronnet, Pauline Bureau, Maïa Sandoz, Emilie Rousset... À la télévision, de Frédéric Berthe ; et au cinéma, Léa Fehner, *Sages-femmes* ; Iris Kaltenbäck, *Le ravisement*, ou encore Eric Toledano et Olivier Nakache dans *Une année difficile*.

Elle prête régulièrement sa voix pour des fictions radiophoniques sur France Culture. Diplômée du D.E., elle est intervenante pédagogique en théâtre et traduction : cours Florent, universités, La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon.

En 2017, elle crée la compagnie Innisfree et passe à l'écriture avec *An Irish Story / Une histoire irlandaise*, spectacle bilingue sur la quête de ses origines – prix SACD Nouveau Talent Humour –, toujours en tournée en France ou à l'étranger (Algérie, Irlande). En 2023, la compagnie Les Échappés Vifs lui passe commande d'une nouvelle traduction de *Mort d'un commis voyageur*, puis de l'écriture de *Si tu t'en vas*, forme courte à destination notamment de la jeunesse, créé pour tous types d'espaces, des théâtres aux salles de classe.



Philippe Baronnet | metteur en scène, comédien

Issu de la promotion 2009 de l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre, Philippe Baronnet participe, en tant que comédien, à plusieurs spectacles de metteurs en scène renommés dans le cadre de sa formation : *Les Ennemis* de Maxime Gorki mis en scène par Alain Françon, *Hyppolyte/La Troade* de Robert Garnier m.e.s. par Christian Schiaretti, *Cymbeline* de William Shakespeare m.e.s. par Bernard Sobel... Parmi ses différents travaux d'école, il participe aux créations de Philippe Delaigue, *Les Sincères* de Marivaux et *Démons* de Lars Norén. En 2010, il devient comédien permanent du Théâtre de Sartrouville et participe, jusque 2013, aux créations de Laurent Fréchuret : *Embrassons-nous*, *Folleville !* d'Eugène

Labiche, *La Pyramide* de Copi, *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill. Dans le cadre de la 8^{ème} biennale Odyssées en Yvelines, il joue *De la salive comme oxygène*, texte commandé à l'auteure Pauline Sales et m.e.s. par Kheireddine Lardjam. La dernière année de sa permanence artistique à Sartrouville, il dirige la mise en espace de *Lune jaune* de David Greig, puis se voit confier l'ouverture de la saison 12/13 : il choisit de mettre en scène *Bobby Fischer vit à Pasadena* de Lars Norén. Jusque 2019, il travaille régulièrement au Préau CDN de Normandie – Vire où, après avoir repris un rôle dans *Les Arrangements* de P. Sales m.e.s. par L. Hemleb, il dirige des résidences dans les collèges et lycées partenaires et crée *Le Monstre du couloir* de David Greig pour le festival ADO, en 2014.

La création de sa compagnie avec Jérôme Broggin est la suite naturelle à ces rencontres et nouvelles amitiés artistiques. Aujourd'hui implantée à Sourdeval, la compagnie Les Échappés vifs est associée jusqu'en 2018 au Préau CDN de Vire. *Maladie de la jeunesse* de Ferdinand Bruckner, *La Musica deuxième* de Marguerite Duras, *Quai ouest* de Bernard-Marie Koltès ou *We just wanted you to love us* de Magali Mougel comptent parmi les spectacles créés depuis. Titulaire du D.E. d'enseignement théâtral, Philippe Baronnet anime divers ateliers de pratique artistique dans le secondaire ou le supérieur : Université de Caen, CFA...



Haldan de Vulpillières | compositeur, créateur sonore, musicien

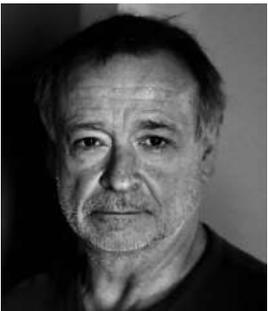
Après une classe préparatoire en physique à Paris, Haldan de Vulpillières intègre l'ENSATT en 2017 pour y étudier la conception sonore.

Au théâtre, il signe les créations son de plusieurs spectacles depuis 2020, *Perplexe* de Marius von Mayenburgh (Cie Théâtre du Revenant), *Arianne* et *Barbe bleu* de Maurice Maeterlinck (Cie Implicite), *Le spectacle de rue Masques !* (Cie Grande), *Grenouille©* d'Hélène Jacquel et Leïla Cassar (Cie Scalpel).

En tant qu'assistant à la conception son, il travaille avec d'Antoine Prost pour *Le Théorème du Pissenlit* de Yann Verburgh mis en scène par Olivier Letellier (Trétaux de France), ainsi qu'avec Nicolas Lespagnol-Rizii sur *La Faute* de François Hien (Cie Lumas).

Il réalise également des créations et séries radiophoniques, *Les Oreilles en Vadrouille* pour la 22^{ème} édition du festival de Chaillol et *Faut-il toujours désobéir pour être un héros ?* avec Alix Mercier dans le cadre du festival Transat des Ateliers Médicis.

En parallèle, Haldan de Vulpillières compose avec le groupe de rock psychédélique Lyonnais Veilleuses pour lequel il est organiste depuis 2021. Il compose également pour la scène, il intègre régulièrement à ses conceptions des matières sonores captées dans le réel, à des thèmes et des mélodies issues d'une large instrumentation aussi bien acoustique qu'électronique.



Vincent Garanger | comédien Willy Loman

Vincent Garanger a suivi les formations du Conservatoire municipal d'Angers, de l'ENSATT et du CNSAD de Paris avec comme professeurs Michel Bouquet, Gérard Desarthe, Michel Bernardy, Mario Gonzalès. Au théâtre, il a joué sous la direction de Jean-Claude Drouot, de Marguerite Duras (création d'*Agatha*), Louis Calaferte, Roger Planchon, Alain Françon, Jacques Lassalle, Christophe Perton, Philippe Delaigue, Guillaume Lévêque... Comédien permanent pendant six ans au CDN de Valence, il y a joué des textes de Pauline Sales, Annie Zadek, Lars Norén,

Christophe Perton, Anne Bisang... Il a mis en scène *Bluff* d'Enzo Cormann avec Caroline Gonce et Guy Pierre Couleau, *Trahisons* d'Harold Pinter et *La Campagne* de Martin Crimp en diptyque.

De 2009 à 2018, il dirige avec Pauline Sales Le Préau de Normandie-Vire, et joue dans les productions du CDN : à *l'ombre* de Pauline Sales m.e.s. par P. Delaigue, *J'ai la femme dans le sang* d'après les farces conjugales de Georges Feydeau m.e.s. par R. Brunel. *Occupe-toi du bébé* de Dennis Kelly m.e.s. par O. Werner, *Les Arrangements* de Pauline Sales m.e.s. par L. Hemleb, *Quand j'étais Charles* de et m.e.s. par F. Melquiot, *Les Travaux et les jours* de Michel Vinaver m.e.s. par G. Lévêque, *Docteur Camiski ou l'esprit du sexe* de Fabrice Melquiot et Pauline Sales m.e.s. par Y. Beaunesne, J. Bert, R. Brunel, P. Bureau, G.-P. Couleau, F. Melquiot, A. Meunier et P. Sales. Et dans les coproductions : *La Mouette* d'A. Tchekhov m.e.s. par A. Nauzyciel et *La Musica deuxième* de Marguerite Duras m.e.s. par P. Baronnet.

Depuis 2019, il joue dans *Les Femmes de la Maison* de et mis en scène par P. Sales, *Lazzi* de et mis en scène par F. Melquiot ou *Welfare* sous la direction de Julie Deliquet. Il met en scène *Mon Visage d'Insomnie* de Samuel Gallet et il interprète le commissaire Dumont dans la série *Lupin* d'Omar Sy.

En 24/25, il sera dans les créations : *Article 353 du code pénal* de Tanguy Viel m.e.s. par Emmanuel Noblet, ainsi que dans *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller m.e.s. par Philippe Baronnet.



Anne Cressent | comédienne Linda Loman

Diplômée du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, après avoir suivi les cours des conservatoires du I^{er} et XI^e arr. et intégré l'ESAD de Paris, ses professeurs sont D. Mesguich, C. Hiegel, A. Françon, C. Marcadé, L. Hemleb et H. Vincent. Elle travaille à sa sortie avec D. Mesguich dans *Esther et Dom Juan*, puis avec L. Laffargue *Paradise codes inconnus 1*, *La Grande Magie*, *Casteljaloux*, Ph. Adrien *Yvonne Princesse de Bourgogne*, S. Tranvouez *L'élégant profil d'une Bugatti sous la lune*, P. Desveaux *Maintenant ils peuvent venir*, *Pearl*, *Lulu*,

B. Lavigne *Adultères*, *Grand Ecart*, Y. Pignot *Le Vol de Kitty Hawk*, E. Chailloux *L'illusion comique*, *Mademoiselle Julie*, ou L. Hemleb qui lui fait rencontrer et découvrir l'écriture de Pauline Sales *Les Arrangements*, puis *Docteur Camiski ou l'esprit du sexe* co-écrit avec F. Melquiot et m.e.s. par Pauline Bureau, *Les Femmes de la maison* de et mes par Pauline Sales. Elle travaille également avec S. Lecarpentier, L. Brethome, T. Condemine et Julie Timmerman avec qui elle défend un théâtre engagé, avec les pièces de l'autrice, metteuse en scène : *Un démocrate*, *Bananas and Kings* et enfin *Zoé*. Régulièrement depuis 2019, Anne joue dans *Bigre* de Pierre Guillois.

Au cinéma, ou à la télévision elle travaille avec plusieurs réalisateurs dans la série *Boulevard du Palais*, mais aussi avec Jean Xavier De Lestrade, Bruno Chiche, Patrice Chéreau.



Marc Lamigeon | comédien Biff Loman

Marc Lamigeon suit plusieurs cours d'art dramatique (Studio Pygmalion, cours Florent, conservatoire du Centre et de Paris XI^e) ; et intègre l'ENSATT en 2004. Au sein de cette école, il joue dans plusieurs spectacles tels que *Un Légume* de F.S. Fitzgerald, m.e.s. par Ph. Delaigue, *Nouvelles du Plateau* d'O. Hirata, m.e.s. par O. Maurin ou encore *Ou le monde me tue ou je tue le monde* de la 1^{ère} promotion d'écriture d'art dramatique de l'école m.e.s. par G. Delaveau et S. Delétang. Il est ensuite engagé par Ch. Schiaretti pour jouer dans *Les Visionnaires* de J.D.-de St-Sorlin au TNP à Lyon,

puis par O. Maurin pour *Descouteaux dans les poules* de D. Harrower. Il travaille avec M. Lérès, A. Sachs, M. Poésy... et plus récemment P. Baronnet (*Quai ouest*) ou C. Benedetti. Marc Lamigeon travaille également pour la télévision (*Paris enquêtes criminelles* réal. D. Tabuteau, *Voyage au bout de la nuit*, Direct 8), le cinéma (*Un coup* réalisé par C. Gouteix) et pour la radio (pièces réalisées par M. Meerson pour France Culture).



Romain Fauroux | comédien Happy Loman

Issu de la promotion 28 de L'École de la Comédie de Saint-Étienne (marrainée par Pauline Sales), il se forme auprès de Claire Aveline, Frédéric Fisbach, Fausto Paravidino, Raphaëlle Bruyas, et participe également aux ateliers de danse mêlés par la compagnie Maguy Marin et la compagnie Dyptik. Dans le cadre des ouvertures publiques d'ateliers, il est dirigé notamment par Arnaud Meunier, Dorian Rossel, Matthieu Cruciani et Vincent Garanger. À l'issue de sa formation, il joue dans la création du metteur en scène Jacques Allaire *Fais que les étoiles me considèrent*

davantage, pièce écrite par le jeune auteur guinéen Hakim Bah. Il interprète le rôle-titre dans *Candide* de Voltaire, mis en scène par Arnaud Meunier, créé en octobre 2019 puis repris en février 2022 au Théâtre de la Ville et en tournée jusqu'en 2024. Il joue également au Théâtre du Rond-point dans *Tout mon amour* de Laurent Mauvignier aux côtés d'Anne Brochet et de Philippe Torreton.



René Turquois | comédien *Bernard, Oncle Ben, Howard, Stanley*

En 2006, il rentre au conservatoire de Tours et intègre en 2009 L'École de la Comédie de Saint-Étienne, École supérieure d'art dramatique, sous la direction de Jean-Claude Berutti, puis d'Arnaud Meunier. Depuis sa sortie en 2012, il a joué avec le Collectif X dans *Le Soulier de Satin* de Paul Claudel, mis en scène par Kathleen Dol, et a travaillé à quatre reprises avec l'auteur metteur en scène Valère Novarina pour *L'Atelier Volant*, *Le Vivier des Noms*, *L'Animal imaginaire* et *Les personnages de la pensée* ; ainsi qu'avec Arnaud Meunier pour *Chapitres de Chute : Saga des Lehman Brothers* de Stefano Massini, puis pour *Le Retour au Désert* de Bernard-Marie Koltès, où il rencontre Catherine Hiegel qui lui proposera de rejoindre l'équipe des *Femmes Savantes* de Molière. Il a aussi travaillé avec Michel Raskine pour *Maldoror/Chant 6* d'après *Les chants de Maldoror* de Lautréamont. Avec Paul Schirck, il jouera dans deux spectacles musicaux, *Cosmik Débris*, et le seul en scène *Blues Bar Belushi*. Il rejoindra l'équipe de *Cyrano*, d'Edmond Rostand, mis en scène par Lazare Herson-Macarel. Il travaille également avec Parelle Gervasoni avec *Ma Chair* et Laura Ruohonen pour *Ici nos yeux sont inutiles*.



Nine de Montal | comédienne *La Femme, Jenny*

Après une formation à l'ENSATT, Nine de Montal intègre le Conservatoire national supérieur d'art dramatique et travaille avec Philippe Adrien et Stuart Seide. Elle joue par la suite sous la direction de Didier Bezace, Maurice Attias, Aurélien Recoing, Bernard Sobel. Sa rencontre avec Laurent Fréchuret, Catherine Germain et François Cervantes lors d'un stage sur *Médée* en juin 2008 inaugure sa collaboration avec le Théâtre de Sartrouville, puisqu'après sa participation au chantier théâtral *Œdipe etc.* en 2009, Laurent Fréchuret lui propose de porter le projet *Médée dans tous ses états*, petite forme destinée à sensibiliser en amont les spectateurs de sa production, *Médée*.

Comédienne permanente du CDN jusque 2013, elle joue dans *Embrassons-nous, Folleville !* d'Eugène Labiche, *La Pyramide* de Copi, *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill, mises en scène de Laurent Fréchuret – qu'elle retrouvera avec *Richard III* de William Shakespeare créé en 2014. Dans le cadre de la 8^{ème} biennale Odyssees en Yvelines, elle participe à la création d'Oriza Hirata, *La Nuit du train de la Voie lactée*, d'après Kenji Miyazawa en tournée dans les Yvelines et en Asie. Gérald Garutti lui propose de jouer dans *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset ; et la saison dernière, elle participe à la création de *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov m.e.s. par Gilles Bouillon.



Samuel Churin | comédien *Charley*

Formé à l'École du Passage de Niels Arestrup, il fait ses débuts au théâtre dans *Minna Von Barnhelm* de Gotthold E. Lessing et *L'œuvre du pitre de Guillois* m.e.s. par Pierre Guillois. Puis il joue de nombreuses créations d'Olivier Py, dont *La Panoplie du squelette*, *Le Jeu du veuf* (cycle de La Servante), *L'Apocalypse joyeuse*, *Épître aux jeunes acteurs*, *Le Visage d'Orphée* et *L'Enigme Vilar dans la Cour d'honneur* du Festival d'Avignon, *La Jeune Fille, le Diable et le Moulin*, *L'Eau de la vie*, *La Vraie fiancée* (3 contes de Grimm), *Nous les héros* de Jean-Luc Lagarce. Il joue *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche et *Le Génie des bois* écrit et m.e.s. par Olivier Balazuc ;

Nathan le sage de Lessing, *Folies coloniales* et *Le Contraire de l'amour* de Mouloud Feraoun, m.e.s. par Dominique Lurcel ; *J'ai* (textes sur le rugby) m.e.s. par Guillaume Rannou ; *Le Vertige des animaux avant l'abattage* de Dimitri Dimitriadis, m.e.s. par Caterina Gozzi ; *Océan mer* de Baricco et *Monsieur Chasse* de Feydeau, m.e.s. par Robert Sandoz ; *Norma Jean* adapté et m.e.s. par John Arnold. Pendant six ans, il dirige des stages avec le CDN d'Orléans, enregistre de nombreuses pièces pour Radio France, notamment sous la direction de Claude Guerre et Christine Bernard Sugy.

Au cinéma, il est l'interprète principal dans *Les Yeux fermés* réalisé par Olivier Py, et on l'a vu depuis dans *120 Battements par minute* de Robin Campillo ou *Reprise en main* de Gilles Perret.

LES ECHAPPES VIFS LA COMPAGNIE

Après ses années de permanence artistique au Théâtre de Sartrouville–CDN, Philippe Baronnet, comédien, metteur en scène, crée *Bobby Fischer vit à Pasadena* dont il confie le rôle principal à sa partenaire de jeu, Nine de Montal. Avec Jérôme Broggini, ils fondent tous les trois la compagnie Les Permanents, aujourd'hui Les Échappés vifs. Attaché à l'idée de placer l'acteur au centre de la création théâtrale, Philippe Baronnet s'intéresse aux écritures contemporaines – Sylvain Levey, Dea Loher, Marius von Mayenburg... –, porte plus particulièrement son regard sur l'adolescence et ses enjeux – voir *Le Monstre du couloir* de D. Greig ou plus récemment *We just wanted you to love us* de M. Mougel –. Il soutient et accompagne les dramaturgies d'aujourd'hui par le biais d'actions artistiques, ou de commandes d'écriture : Jalie Barçilon, Jean-Marie Clairambault, Kelly Rivière.

À travers le choix des pièces, la jeunesse et plus largement les rapports familiaux sont des thématiques récurrentes pour Les Échappés vifs. Passionnés par la pédagogie et soucieux de porter l'art dramatique également hors des salles traditionnelles, les artistes et techniciens réunis au fil des spectacles défendent un théâtre sensible et psychologique qui interroge, bouscule et invite le spectateur à se pencher sur les détails. Toutes les équipes s'investissent dans, tout comme en dehors des théâtres, pour proposer une expérience dramatique en dehors des lieux habituels.

Associée jusque 2018 au Préau CDN de Vire Normandie, la compagnie Les Échappés vifs a pu affirmer son désir de partager avec les publics, le plus en amont possible, les œuvres portées au plateau – dans le cadre de résidences dans les établissements scolaires du bocage normand, notamment. Ainsi la compagnie a-t-elle présenté des formes pour grands plateaux – *Maladie de la jeunesse* de Bruckner, *Quai ouest* de Koltès – comme des spectacles à la scénographie plus mobiles – *Sœurs* de Rambert, *La Musica deuxième* de Duras, *Si tu t'en vas* de Rivière... – afin de porter haut la parole des auteurs, des autrices, défendue dans un grand élan de sincérité partagé.

photos de répétition février 2023 Dieppe SN #Le Drakkar © Romain Daudet ; avril 2024 Théâtre de Rungis © Victor Tonelli
extraits de l'entretien avec Philippe Baronnet, mars 2020 : Marie-Cécile Ouakil

LES ECHAPPES VIFS ASSOCIATION LOI-1901 | TEL. 06 70 92 57 37 | MEL COMPAGNIE@LESECHAPPESVIFS.FR
AD. IMPASSE DU CALVADOS, 50150 SOURDEVAL | SIRET 79132353800037 | APE 9001Z | LICENCE R-21-012887
ARTISTIQUE PHILIPPE BARONNET | PRODUCTION JEROME BROGGINI | PRESSE ISABELLE MURAOUR

Les Échappés vifs, compagnie implantée à Sourdeval, est aidée par la DRAC Normandie et le Conseil départemental de La Manche, au titre du conventionnement.

